Un Nobel contre les violences sexuelles

■ Denis Mukwege, le gynécologue congolais, avait déjà souvent été cité parmi les "favoris" du Nobel de la paix

■ Avec Nadia Murad, une jeune Yézidie, c'est le combat contre la violence faite aux femmes qui a été couronné à Oslo.

Denis Mukwege, le chirurgien qui œuvre en enfer

Voilà plus de vingt ans qu'il opère au quotidien des femmes, des adolescentes et même des nourrissons qui ont subi les pires violences sexuelles de la part de rebelles, de militaires et de tous les mouvements armés qui se succèdent dans le Kivu, dans l'est de la République démocratique du Congo. Une terre qui regorge de matières premières et qui paie un tribut abominable à cette richesse. Denis Mukwege, fils de pasteur pentecôtiste, a fait toutes ses études chez lui, à Bukavu, avant de partir à Kinshasa, alors capitale du Zaïre, et de mettre le cap sur la France. Le jeune médecin aurait pu mener une carrière confortable dans l'Hexagone. Mais le mal du pays le ramène une première fois au Kivu. Il prend la tête de l'hôpital de Lemera qui sera détruit en 1996, lorsque les troupes de Laurent Désiré Kabila débutent leur campagne contre le régime Mobutu. Malades et infirmiers sont massacrés. Denis Mukwege échappe de justesse à la mort. Il est contraint de fuir et se réfugie à Nairobi, au Kenya. Mais pas question d'abandonner son combat. Il décide de rentrer en République démocratique du Congo et de fonder un hôpital dans sa ville natale de Bukavu avec le soutien de diverses ONG et de quelques parrains.

La guerre et les combats incessants qui ravagent cette région le placent rapidement en première ligne. Dans ces affrontements entre armée régulière et rebelles, mais aussi entre rebelles locaux et troupes venues du Rwanda ou d'Ouganda, les femmes sont devenues les premières victimes. Par le viol, devenu une arme de destruction massive et systématique, les hommes cherchent à détruire des corps, des âmes et tout le tissu social d'une région. Face à ce drame, des voix s'élèvent... parfois, mais le pouvoir de Kinshasa demeure silencieux, et les casques bleus, nombreux dans la région, amorphes. Pour ces femmes de tous âges, seuls restent Denis Mukwege et ses collaborateurs, qui tentent de sauver ce qui peut l'être, de redonner du sens à des vies brisées dans des conditions infra-humaines.

H. Le.

Les conséquences de "l'affaire Weinstein"?

Analyse Hubert Leclercq

Personne ne peut prétendre attendre un prix Nobel de la paix. Pourtant, force est de constater que le gynécologue Denis Mukwege était dans l'antichambre de la prestigieuse académie norvégienne depuis de longues années. L'Union européenne lui avait d'ailleurs octroyé le prix Sakharov dès 2014. Denis Mukwege a rapidement compris tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de sa notoriété personnelle pour le combat qu'il menait depuis des années pour toutes ces femmes congolaises atrocement mutilées et pour toute une nation sacrifiée sur l'autel d'un pouvoir corrompu et prédateur.

Un an plus tard, en décem-

bre 2015, de passage en Belgique, il déclarait devant les Grandes conférences catholiques : "*La paix est possible en République démocratique du Congo si chacun de nous dénonce le mal qui est en cours dans cette partie du monde*". Face à chaque auditoire, dans tous les pays, il menait (et mènera) le même combat.

Hollywood à la rescousse

Mais Denis Mukwege, malgré la portée universelle de sa lutte, était trop seul, trop engagé dans un combat qui ne parvenait pas à fédérer suffisamment l'attention des pontes norvégiens. Il aura fallu la personnalité de Nadia Murad, le récit de l'horreur de son calvaire et de celui de son peuple, pour que leurs voix, en chœur, soient enfin audibles.

Il aura aussi fallu qu'éclate, au bout du monde pour eux, dans un milieu à des années-lumières de leur quotidien, "l'affaire Harvey Weinstein", du nom d'un des plus grands producteurs de cinéma américains. Un homme qui refusait qu'on s'oppose à lui, qu'une femme lui résiste. Pendant des années, l'omerta fut totale. Il y a un an, jour pour jour, la cause féminine, souvent moquée, raillée, devenait un combat universel parce que relayé par Hollywood. Weinstein pouvait être mis sur le même pied qu'un rebelle congolais ou un membre de Daech.

La violence faite aux femmes prenait enfin la place qui lui revient.

Soudainement, le combat de Denis Mukwege et de Nadia Murad est devenu plus "bankable", selon le jargon du 7e art. Leur combat résonnait d'un autre écho même s'il est demeuré constant.

Des lauréats qui s'imposaient

Aujourd'hui, en Irak, dans la communauté yézidie, comme à Bukavu et plus largement en République démocratique du Congo, des femmes ont pu se dresser, fières d'avoir le soutien de ces deux Nobel de la paix.

L'académie d'Oslo a osé mettre en avant le combat quotidien de deux personnalités qui symbolisent la lutte de centaines de milliers de femmes à travers le monde. Le Nobel de la paix devait s'engager en faveur de cette cause et de deux de ses meilleurs ambassadeurs.

Hubert Leclercq

Nadia Murad, une victime qui est devenue résistante

Pour le comité Nobel, Nadia Murad est un "*témoin*" des violences sexuelles. Elle est aussi devenue une résistante. Cette jeune fille yézidie de 25 ans a transformé l'indignité qu'elle a subie aux mains de Daech durant trois mois de captivité en 2014 en une force pour dénoncer le génocide subi par cette minorité implantée en Irak et obtenir de la communauté internationale que ces crimes soient punis.

Fille de paysan à Kocho, un petit village proche de Sinjar, Nadia Murad a été emmenée de force par les djihadistes lors de l'offensive de Daech sur la plaine de Ninive en août 2014. Elle a été livrée comme un butin de guerre à un émir de 28 ans, drogué et violent. Quand nous la rencontrons en février 2015 dans un camp du nord de l'Irak, elle n'a jamais raconté son calvaire. Nos questions sont inutiles. Tout est dit d'une traite. Elle évoque ses ravisseurs, les viols, l'esclavage, la déshumanisation. Nous sommes bouleversés, y compris notre traducteur Ziyad, qui à la fin la prend dans ses bras.

Peu de temps après, elle apprend la mort de six de ses frères et de sa mère et contacte une organisation d'aide aux Yézidis, qui l'aide à retrouver sa sœur en Allemagne. Elle la rejoint en 2015 et c'est d'Allemagne, où tant de Yézidis se retrouvent, que son combat pour la vérité et la justice prend corps. Elle continue à témoigner, va à la tribune des Nations unies, reçoit le prix Sakharov, publie un livre, *Pour que je sois la dernière*, paru en février 2018, et vient de recevoir le soutien de la fondation Bill Gates.

Son combat est loin d'être terminé. La communauté internationale n'a toujours pas reconnu le génocide des Yézidis, mais la mission de l'Onu en Irak (Unami) a reçu pour mission d'aider l'État irakien à rassembler les preuves des massacres. Des milliers de Yézidis ont disparu et 350 000 sont toujours dans des camps de réfugiés. Mais la vie a repris : elle s'est mariée en août avec Abid Shamdeen, militant de l'organisation Yazda.

Christophe Lamfalussy